

en ligne depuis le 2 mars 2012

Accueil | Agenda | Contacts | Rechercher

OK | Université de Liège

Culture

Université de Liège

Caroline Lamarche : Dans le discontinu de la vie

Après cinq ans de silence, Caroline Lamarche revient avec *La Chienne de Naha*, un roman mêlant souvenirs d'enfance et récit de voyage au Mexique. Une réussite éblouissante de justesse et de beauté.

Un roman juste et équilibré

Les deux précédents livres de Caroline Lamarche, *Karl et Lola*, et *La Barbière*, s'apparentent à des contes plus qu'à des romans et datent de 2007. Et le dernier vrai roman de l'écrivaine, *Carnet d'une soumise de province*, était sorti de presse en 2004. Ces longues années de silence romanesque n'auront pas été vaines : elles ont permis à la romancière de peaufiner son écriture et d'atteindre une forme de perfection qui fait tenir aux critiques des propos élogieux tout à fait justifiés. Ainsi, Bertrand Leclair, en première page du *Monde des Livres*, parle-t-il du « neuvième et très beau livre de Caroline Lamarche » dans lequel « l'écrivain belge confirme la puissance onirique de son écriture »¹. Ainsi, Jeannine Paque déclare-t-elle dans *Le Carnet et les Instants* : « *Roman de la maturité*, *La Chienne de Naha* serait comme une somme. Non pas qu'il soit le terme d'un parcours, mais parce qu'ici Lamarche rassemble le meilleur de ce qu'elle peut donner en une sorte de synthèse bien plus inaugurale que conclusive »².

Le roman que Caroline Lamarche vient de faire paraître aux éditions Gallimard témoigne en effet d'une maîtrise parfaite de l'art romanesque : *La Chienne de Naha* invente un équilibre inédit et fascinant entre l'intensif et le ténu, la violence et la douceur, l'ici et l'ailleurs, le passé et le présent, la proximité et l'éloignement, l'archaïque et le moderne, le récit et la description, l'aventure et le quotidien, la littérature et la vie, le masculin et le féminin ou l'amour et... le manque d'amour. Éclairant ce foisonnement, deux thèmes principaux nourrissent le récit : des souvenirs d'enfance centrés autour du personnage de Lucia, double de la mère et bonne espagnole, et un voyage récent au Mexique, qui est dépeint en évitant toute trace d'exotisme à bon marché.

Même s'il n'a jamais mis les pieds au Mexique et même si, *a fortiori*, il ne sait rien de l'enfance de Caroline Lamarche, le lecteur est pris par un sentiment de grande justesse en lisant *La Chienne de Naha*, tant la narration paraît équilibrée dans sa richesse même, tant les détails, les croquis, les anecdotes qui se succèdent semblent naturels et précis, tant la narratrice inspire confiance par son honnêteté vis-à-vis d'elle-même, d'autrui, de ses idéaux meurtris et de ses anciennes illusions. Si l'on comprend vite qu'elle a perdu la foi de son enfance, elle ne regarde pas les bonnes sœurs qui l'hébergient au Mexique à travers son propre parcours spirituel. Si son intérêt pour la condition des femmes ne se dément jamais, elle ne condamne pas explicitement les hommes qui profitent de l'inégalité sexuelle. Si elle se plaint de Maria, sa compagne de voyage, ou de Gilles, son amant, elle sait aussi reconnaître ses torts. Le ton paraît ainsi toujours juste et mesuré.

Fragments

Ce sentiment de justesse produit par le texte tient aussi peut-être à sa structure fragmentée, qui en fait un roman tout à fait moderne : le texte est en effet composé de courts chapitres se succédant comme autant de petits contes ou de petits tableaux, en jouissant d'une autonomie partielle (mais pas totale, nous allons y revenir). Ils portent d'ailleurs chacun un sous-titre. Ce dispositif permet d'éviter la lourdeur des transitions. Or celles-ci sont peut-être les lieux les plus criants du mensonge et de la reconstruction. Le mensonge est inévitable : toute écriture est une réécriture du réel, une traduction (donc une trahison), un choix dans les événements à retenir, une réorganisation, etc. Mais la disposition en fragments atténue quelque peu le caractère forcé d'un récit, en permettant au lecteur de donner sens par lui-même à la juxtaposition des différents chapitres. Il s'agit de la même différence qu'entre la photographie et le film : la première de ces deux captations du réel laisse plus de marge de manœuvre que la seconde à l'esprit du récepteur.

¹ Bertrand Leclair, « Caroline Lamarche. La part sauvage », dans *Le Monde*, 17 février 2012.

² Jeannine Paque, « Redéfinir l'écriture », dans *Le Carnet et les Instants*, n°170, février 2012, p. 96.

Culture

Université de Liège

Caroline Lamarche : Dans le discontinu de la vie

© M.F. Plissart



Structure souple et complexe

Cependant, ce sentiment de justesse, obtenu en partie par la fragmentation, est lui-même un leurre et il ne devrait pas nous faire penser que Caroline Lamarche a cédé à une sorte de facilité contemporaine, et n'a pas pris ses responsabilités narratives sous prétexte de laisser au lecteur un peu de liberté. Au contraire, *La Chienne de Naha*, comme le note encore très justement Jeannine Paque, est « un objet hautement littéraire où domine la fonction poétique et dont le dispositif narratif a une importance telle qu'on ne peut l'apparenter à la démarche autobiographique ni même à l'autofiction, alors que c'est sa personne tout entière que l'auteure engage dans cette entreprise »³. Le roman obéit en effet à un dispositif narratif à la fois simple et complexe. Simple parce que le texte est d'une grande limpidité et qu'on y entre très facilement, happé par les phrases qui se suivent allégrement. Simple parce que les chapitres sont courts et qu'ils se dévorent facilement les uns après les autres. Complexe si l'on y prête garde : les fragments ne s'additionnent pas au hasard et correspondent à une construction sophistiquée.

Quatre types de liens, au moins, se tissent, en effet, entre les chapitres. Les uns sont linéaires, géographiques et chronologiques : l'autonomie relative des fragments n'empêche pas une ligne chronologique globale de se dégager : avant, pendant et après le voyage au Mexique. Et au cours de ce voyage se dessine de

grandes étapes géographiques : Mexico, Oaxaca, Etla, Copala, noms de lieu qui titrent les grandes parties du roman. Le lecteur ne risque donc pas de s'égarer.

Le deuxième type de lien est de l'ordre de l'emboîtement, mais d'un emboîtement complexe lui aussi, qui voit le contenant devenir contenu et vice versa, comme dans un dessin d'Escher. Ainsi, passée la retranscription d'un conte indien du Mexique, le roman s'ouvre sur l'évocation du personnage de la mère de la narratrice, qui appelle celui de son amant ; le souvenir de la première nuit d'amour avec celui-ci glisse sur celui d'une conversation où il est question de la mère et de son double, Lucia, la bonne espagnole... L'amant est dans la mère, mais la mère est dans l'amant tout comme Lucia est dans la mère, tandis que la mère est dans Lucia. Le roman progresse ainsi à la façon d'une bande de Moebius.

Un troisième type de lien est de l'ordre du saut. Des ponts de toutes natures ne cessent d'être jetés entre les deux rives principales du récit : les souvenirs d'enfance et le voyage contemporain au Mexique. Certes, selon la ligne chronologique du premier type de lien, l'enfance occupe surtout le début du livre et le voyage vient ensuite, mais celle-là rejaillit régulièrement dans celui-ci, selon différentes associations narratives. Il s'agit parfois d'associations thématiques : au Mexique, la narratrice retrouve Maria, la fille de Lucia, ce qui justifie certains souvenirs. Les sensations servent parfois également de transition : telle odeur, tels bruits de balais, appelant certaines réminiscences. Ou bien la présence d'animaux : une grenouille mexicaine réveille la mémoire d'une grenouille du passé. D'autres associations, de nature automatique, s'avèrent plus sémantiques que thématiques : le mot « enceinte » émerge subitement et relance la mémoire de la narratrice qui contemple un mur lors de la visite d'un site indien (le lecteur comprendra plus loin le sens de cette association). Parfois, enfin, le saut paraît injustifié, abrupt, purement arbitraire, le passé surgissant au Mexique sans crier gare, de façon tout à fait surprenante.

Un quatrième type de lien est musical dans son fonctionnement : il s'agit de *leitmotifs* qui réapparaissent çà et là, comme celui de l'enfouissement, ou du prénom « Lucia » dont se pare une petite mendiante mexicaine, ou encore de deux références littéraires : le conte indien qui ouvre le livre et *Au-dessous du Volcan*, le chef-d'œuvre de Malcolm Lowry.

L'ensemble jouit donc d'une grande cohérence paradoxale, d'un bel équilibre (nous y revoilà) entre les deux dangers qui menacent l'homme selon Paul Valéry : l'ordre et le désordre. Il ne s'agit pas que d'une question d'esthétique narrative : pareille construction porte en elle une réflexion implicite sur la linéarité même de l'existence humaine. « *L'homme n'a pas une seule et même vie*, écrivait Chateaubriand, *il en a plusieurs mises bout à bout, et c'est sa misère.* » Sommes-nous toujours les mêmes aux différents âges ? Doit-on opposer la continuité de l'être au discontinu de la vie ? Telles sont les questions qui traversent en silence *La Chienne de Naha*.

Le dernier chapitre du roman est particulièrement intéressant à cet égard : il se construit par une sorte d'accumulation thématique en réunissant en lui tous les aspects du roman. Le thème de l'amour s'y glisse et paraît pouvoir résoudre les tensions. Comme dans une partition de Beethoven, cette résolution se fait attendre jusqu'à un point de rupture, puis surgit *in extremis* et l'on ferme le livre en se disant : « C'est magnifique ! »

Style

Quelques mots sur le style, qui participe lui aussi à la réussite de ce roman. Là encore, Caroline Lamarche atteint une manière d'équilibre : les phases de dépouillement alternent avec les flèches métaphoriques intenses et profondes. Le lecteur est pris par la main : les phrases se succèdent rapidement sous ses yeux, quand soudain l'une d'elles l'arrête, si bien qu'il a envie de la retenir pour sa beauté propre (comme « *Je suis une goutte de temps dans un corps à l'étroit* »). Après quoi, le train des phrases repart de plus belle. Caroline Lamarche marche sur une frontière qu'elle a inventée entre la poésie et le réalisme, rapprochant ainsi deux terres littéraires opposées, aussi éloignées l'une de l'autre que la France de son enfance et le Mexique d'aujourd'hui.

[Voir tous les articles Livres](#)
[Imprimer la page](#)
[Article en PDF](#)
[Envoi par courriel](#)
[Partager](#)

Mais encore...

Ce roman, qui invente des frontières communes entre les antipodes, pourrait donner lieu ici à encore bien des commentaires. Il faudrait souligner la beauté, la nuance et la richesse des portraits de femmes qui y sont brossés. Le rapport à l'écriture et à la littérature mériterait lui aussi une étude à part entière. Au niveau du récit, *La Chienne de Naha* pourrait être décrit comme une quête, qu'il faudrait qualifier (humaine ? existentielle ? amoureuse ? mémorielle ?). Enfin, les liens examinés ici pourraient être prolongés jusque dans le reste de l'œuvre de l'écrivaine, que ce roman éclaire d'un jour neuf. Mais il est temps de laisser le lecteur, qui nous aurait suivi jusqu'à cette phrase, le loisir de jouir de sa liberté et de se faire sa propre opinion en ouvrant le dernier roman de Caroline Lamarche, si juste, si riche et si beau, *La Chienne de Naha*.

Laurent Demoulin
Mars 2012

 **Laurent Demoulin** est docteur en Philosophie et lettres. Ses recherches portent sur le roman contemporain belge et français, ainsi que sur la poésie du 20^e siècle.

³ Ibidem.

Page : précédente 1 2

À propos du site | Mentions légales

ISSN 2032-7900